

de se distraire ? C'est pour le coup que l'on mènerait grand tapage dans les journaux, et qu'il n'y aurait pas assez de pierres sur les routes pour nous lapider.

— Ce qu'il faudrait, c'est un joli flagrant délit nous permettant, non seulement de coffrer les oiseaux, mais aussi de les garder en cage pendant un temps raisonnable.

— Ce flagrant délit est-il donc si difficile à établir ?

— Jusqu'à présent, tous mes efforts ont échoué. Ces gaillards vous glissent entre les doigts comme des aiguilles. Ceux qu'on a pincés par-ci par-là avec le portemonnaie volé en poche ou dans leur poing fermé, se sont laissés condamner sans donner le moindre indice compromettant sur leurs complices. Mais je crois que nous allons prendre la bande d'un seul coup. Il est vrai qu'il a fallu avoir recours aux grands moyens.

— Vous voulez dire aux agents provocateurs ?

— Eh ! eh ! avec la canaille, il n'y a que les moyens honnêtes qui réussissent. Votre Excellence a dit le mot. Un de mes plus habiles et de mes plus souples confidentes, un ancien voleur gracié à la condition de prendre du service chez nous, a capté entièrement la confiance de "Double Kummel" et il lui a persuadé qu'il y avait un coup superbe à faire, une villa à déménager près de Charlottenbourg. Le propriétaire étant mort la semaine dernière, les hérétiques n'ont pu s'entendre et les scellés ont été apposés.

Le concierge de la villa, qui est affilié, a feint, sur mon ordre, d'être d'accord avec eux et a promis de leur livrer les clefs dont il est le gardien, à la condition qu'on lui laisserait sa part du butin.

Comme le propriétaire de la villa, un général en retraite, passait pour fort riche, l'avidité de Double Kummel et de ses acolytes a été suffisamment surexcitée, pour qu'ils daignent entreprendre cette expédition qui sort un peu du genre qui leur est propre.

Le rendez-vous est pour ce soir dans une distillation de Charlottenbourg. Vers minuit la bande se mettra en marche et au moment où ils seront tous occupés de leur pillage, une douzaine de *Schutzleute* (sergents de ville) cachés dans un taillis, feront main basse sur les larrons et les présenteront à Votre Excellence, — si elle veut bien les recevoir, ajoute en ricanant le petit homme à lunettes.

— Mieux que cela, fait le préfet, je veux assister à l'expédition, *incognito* cela va sans dire, car je vous en laisse la direction.

— Mais songez donc au danger !

— C'est tout réfléchi, à quelle heure partez-vous ?

— A onze heures.

— C'est entendu, j'irai avec vous.

Le chef de la sûreté s'incline.

Charlottenbourg qui, aujourd'hui, fait en quelque sorte partie de Berlin puisque la chaussée qui relie cet ancien faubourg à la capitale par une rue bâtie des deux côtés sans interruption, possède, à côté de ses palais et de ses opulentes villas, de l'immeuble restaurant jardin "Flora" où cinq mille personnes peuvent festoyer à l'aise, de petits débits de boissons connus sous le nom de "distillations" et dont le véritable nom devrait être des *assommoirs*.

La première pièce de ces débits de bière blanche et d'eaux-de-vie n'a rien de repoussant, ni de malpropre, le comptoir avec ses pots d'étain, ses grosses cruches de grès où la bière mousseuse est tenue prisonnière, car elle briserait les parois de verre des bouteilles ordinaires, serait même engageant, et le large canapé de reps aurait l'aspect d'un meuble de famille, les gravures assez naïves et grossièrement enluminées seraient une garantie de la simplicité des mœurs des habitués, si un je ne sais qui très difficile à analyser, mais très réel, ne rendrait tout cela suspect ; et si les figures des débitants et des buveurs n'étaient aussi patibulaires les unes que les autres.

Pourtant rien d'anormal dans cette première pièce, mais si par exemple, au lieu de pénétrer par la porte de la rue dans la "Distillation du Paon à la patte cassée", vous entrez d'abord dans la cour pour vous engager par une porte à demi ouverte et devant laquelle se tient un gaillard de forte encolure à l'air peu rassurant, vous arriverez, — à la condition qu'après examen la farouche sentinelle vous ait laissé passer par un couloir, — vous arrivez à l'orifice

d'un escalier descendant à la cave, en tournant sur lui-même, en colimaçon. Une douzaine de marches plongent dans une obscurité complète contre laquelle on se défend en prenant solidement la rampe et en faisant briller de temps en temps quelques allumettes à la condition qu'elles prennent dans cet air humide. Mais voici, au bout de l'escalier, une lueur assez vive pour nous montrer, au milieu d'un brouillard opaque de tabac, une vingtaine d'individus assis autour de deux grandes tables, buvant de la bière blanche dans de larges soucoupes d'une contenance de deux à trois litres que l'on fait passer à la ronde et de l'eau-de-vie à même les dames-jeannes posées sur la table et que chacun empoigne à tour de rôle.

Les vingt individus, — "Double Kummel" et sa bande, — offrent une grande variété de types, maigres, émaciés, au regard louche suintant le vice. Trois ou quatre à l'aspect fleuri et à l'abdomen épanoui, ont l'air de bons papas sans malice.

Le costume est des plus disparates. Nous en voyons qui sont habillés comme des "messieurs", avec des prétentions à l'élégance qui contrastent avec leur figure ; d'autres ont arboré le pantalon, de couleur passée, et rapiécé en mainte endroits, un bourgeron tombant en loques et une casquette grasseuse sur l'oreille. Tous parlent très fort, cinq ou six dont les yeux brillent comme des charbons sont complètement ivres.

Evidemment, avant d'entreprendre l'expédition dont les résultats seront, à leur avis, très fructueux, tous ces gaillards cherchent du courage au fond de la bouteille. Il le faut bien, puisque cette fois il ne s'agit plus de faire œuvre de tire, mais de monter en grade, de procéder avec efficacité et qui sait, au besoin, à main armée.

Au milieu du brouhaha, retentissent plusieurs coups frappés avec le bois d'une canne de plomb sur le bois de la table. Jamais sonnette de président dans une assemblée parlementaire n'est si respectueusement écoutée. Le silence s'établit par enchantement, on entendrait voler une mouche. Et au-dessus des autres têtes se dresse sur la table même sur laquelle on vient de frapper, un jeune homme, à la figure très énergique, en lame de couteau, au regard très dur et avec quelques poils roux autour du menton. Il est habillé d'un complet à carreaux et coiffé d'un chapeau de paille.

En parlant il brandit la canne avec laquelle il a frappé sur la table pour obtenir le silence.

C'est "Double Kummel", le chef de la bande. Il se borne à rappeler que le moment est venu de se mettre en route pour l'expédition. Il tient une liste à la main et fait l'appel de ses hommes. C'est alors que l'on entend des noms extrêmement bouffons sous lesquels les voleurs dissimulent leur véritable état civil. Retenons ceux-ci :

La "Gueule de Travers", "Gustave le Tondou", "Tire-Bouchon", "Jeannot qui louche", "Adolphe l'Aplati". Tous sont présents, y compris "Mouchoir de Baptiste", cet agent provocateur, ce faux frère qui a monté toute l'affaire, pour tendre une souricière à la bande.

C'est lui qui sert de guide. Cheminant à travers les rues silencieuses de la petite cité, les mains dans les poches, quatre par quatre, pour ne pas éveiller l'attention, les voleurs ressemblent à des ouvriers en goquette qui viennent de fêter la saint Lundi.

Au bout d'un quart d'heure de marche, les voix arrivent.

La villa, plongée dans l'obscurité la plus complète, est entièrement isolée. Le jardin situé derrière la maison se confond avec les massifs du parc.

A trois coups de sifflets jetés du dehors, répondent de l'intérieur trois coups frappés dans la main.

La porte s'ouvre du dedans.

Toute la bande se précipite ou se glisse vers la terre promise.

Tout d'un coup "Double Kummel" qui, avant de suivre ses compagnons, a exploré l'horizon en se faisant une visière naturelle de ses mains, s'écrie : "Sauve qui peut, camarades, la rousse ! la rousse !"

En effet, au pâle reflet des étoiles brillent les casques des *Schutzleute* ; ils sortent des massifs, quelques-uns même surgissent dans l'intérieur de la villa que l'on voulait saccager.

À la tête de ces derniers nous reconnaissons le préfet de police enveloppé dans

une longue capote, coiffé d'une casquette d'officier, et le petit chef de la sûreté, qui donne des ordres comme un général dirigeant une attaque contre une redoute ennemie.

Déjà cinq ou six des voleurs sont empoignés ficelés comme des saucisses, d'autres qui essayent de fuir par les issues sont happés au passage.

D'abord les affiliés de la bande ont essayé de lutter ; Adolphe l'Aplati et Gueule-de-Travers ont tiré des couteaux de leur poche, Gustave le Tondou et deux autres voyous engagent une partie de boxe contre un agent ; mais on choisit les *Schutzleute* parmi les gaillards taillés en hercule, qui ont des muscles d'acier et des poignets de fer ; les trois agresseurs sont terrassés et vont rejoindre leurs camarades.

Alors ils prennent leur partie en philosophes du trottoir et échangent même des plaisanteries avec les agents qu'ils appellent par leur petit nom.

En voyant des agents dans l'intérieur de la maison, "Double Kummel" qui, à la première alerte, avait cherché à fuir ou à se cacher, avait crié : "Nous sommes joués on nous a mis dans le poivre" (on nous a vendus).

Le hasard ou le malheur voulut qu'au même instant il vint à frôler "Mouchoir de Baptiste" dont l'attitude était assez embarrassée.

"C'est toi qui a mangé le morceau, s'écrie "Double Kummel", mais il t'étouffera, tiens !"

Quatre coups de revolver se succèdent rapidement, et à la lueur d'une lanterne sourde qu'un agent dirige vers l'endroit d'où viennent les détonations, on aperçoit le cadavre de "Mouchoir de Baptiste".

Deux ou trois individus de la bande ont profité de ce sanglant intermède pour s'échapper, mais tout le reste est de bonne prise.

Cette expédition, qui délivra Berlin d'une association fort dangereuse pour les poches des passants, eut deux mois plus tard un épisode sanglant.

Tandis que les complices de "Double Kummel" passèrent devant les tribunaux correctionnels et reçurent des peines variant de trois à cinq ans de prison, leur ancien chef, en raison du meurtre de "Mouchoir de Baptiste", fut traduit devant le jury siégeant dans la nouvelle salle du palais de justice de Moabit.

Les débats furent très longs, car on avait relevé contre le jeune bandit une série de méfaits, pillages de villas, attaques nocturnes, et bien qu'aucune preuve matérielle ne pût être invoquée sur ce dernier point, il fut soupçonné d'être l'auteur d'un assassinat sur une vieille rentière deux ans auparavant.

Il était certain que "Double Kummel" avait connu la malheureuse et qu'il avait été vu plusieurs fois avec elle peu de temps avant sa mort.

L'attitude du chef de bande fut cynique, il affecta de s'exprimer avec cet accent berlinois tout sifflant d'arrogance, et ne songea nullement à nier ce qui lui était reproché.

Au contraire, il paraissait fier d'être un si grand criminel, et lorsque le chef du jury prononça la sentence capitale, il fit une grimace épouvantable, tira la langue et allait jeter un encrier à la tête du président quand les gardiens lui saisirent les deux mains et le retinrent.

Trois semaines plus tard, à six heures du matin, une centaine de personnes se trouvèrent réunies dans une des cours intérieures de la prison de Moabit.

Cette société se composait d'un président de la cour criminelle et de deux juges, d'un substitut, du procureur général, de deux greffiers, du préfet de police, du chef de la sûreté, de plusieurs agents en civil, d'une dizaine de *Schutzmaenner* en uniforme et d'un pasteur protestant.

Il y avait aussi quelques personnes qui, avant d'entrer dans la cour, avaient dû montrer patte blanche, c'est-à-dire exhiber une carte contrôlée avec soin ; la plupart de ces spectateurs prenaient des notes avec beaucoup d'activité ; c'étaient des reporters.

Tout à coup les *Schutzleute* font forme un cercle, un individu de haute taille, à la longue barbe noire, vêtu d'un costume de soirée, mesure de l'œil la circonférence qui vient d'être formée ; il désigne un point au milieu ; deux individus à l'air rébarbatif, mais proprement vêtus d'habits de couleur sombre, apportent un objet qui paraît assez informe, enveloppé d'un fourreau de serge noire.

Lorsque ce fourreau est retiré, on s'aperçoit que l'objet est un billot, — le billot traditionnel sur lequel les délinquants du moyen âge posaient leur tête quand elle devait être tranchée par le bourreau.

Ce monsieur à l'encolure de landlord habillé comme pour un bal est le bourreau, herr Krantz.

Les deux individus qui ont débarrassé le billot sont ses aides.

Maintenant ils apportent une petite table peinte en noir qu'ils recouvrent d'un tapis, ils placent devant deux chaises, l'une pour le substitut, l'autre pour le greffier, puis un troisième aide apporte avec assez de peine, dans ses deux mains, une épée énorme qu'il pose sur la table. Le bourreau la retire de sa gaine de gros cuir noir, il fait miroiter la large lame au soleil levant, il essaye le fil, satisfait de l'inspection, il remet le glaive au fourreau et l'appuie contre la table.

Une clochette retentit dans l'intérieur de la prison, sonnait le glas ; tous les assistants se découvrent, une porte s'ouvre, le condamné paraît entre deux gardiens en uniforme, qui le soutiennent avec assez de peine.

Ce n'est plus le fanfaron "Double Kummel" que nous avons vu "blaguer" les jurés et les juges, ce n'est plus le bandit résolu, si prompt à jouer du revolver. C'est un fantôme humain, blême, amaigri, se soutenant à peine, n'ayant plus une goutte de sang dans les veines.

Le pasteur marche devant lui et l'exhorte à la mort, mais c'est à peine si l'homme entend les paroles du serviteur de Dieu.

Il se laisse conduire machinalement vers la table devant laquelle ont pris place le procureur et son greffier.

Ce dernier se lève, lit la sentence, c'est-à-dire qu'il feint de la bredouiller très vite pour arriver aux dernières lignes concernant l'arrêt de mort.

Le substitut du procureur se lève à son tour et d'une voix forte : "S. M. l'Empereur ayant décidé que le jugement qui vient d'être lu devait être exécuté dans toute sa teneur, je livre le condamné au "Scharfrichter" pour qu'il agisse comme "de droit."

Le substitut et le greffier quittent la table et se confondent avec les autres spectateurs ; les aides font ag nouiller le condamné qui, attaché aux mains et aux jambes, est dans l'impossibilité de résister lors même qu'il en aurait la volonté et l'énergie morale.

La tête s'emboîte dans une entaille pratiquée dans la partie supérieure du billot, les regards du délinquant plongent pendant quelques instants dans un panier rempli de son, placé au-dessous de sa tête, pour la recevoir.

Le bourreau a saisi des deux mains l'énorme glaive de justice, le fer flamboie de nouveau au soleil levant, mais quand il s'abaisse, les plus courageux parmi les assistants détournent instinctivement la tête.

Un flot de sang vient de jaillir tout autour du noir billot ; la décollation par la main de l'homme n'a pas duré plus longtemps que par la machine, et elle a été aussi complète.

Le même jour, à huit heures du matin, les colonnes servant à l'afilage des programmes de théâtre n'avaient, au lieu des placards multicolores des spectacles, des cirques, des bals, qu'un petit papier blanc par lequel la direction de la police portait à la connaissance du public "qu'un tel, condamné à mort, par sentence de telle et telle date, avait subi sa peine dans les formes prescrites par la loi."

## RECITS MILITAIRES

Par le général Ambert

4 beaux vol. in-80.....\$5.00

PRINCIPES

DE

## LITTÉRATURE

A L'USAGE DES ACADÉMIES, DES COUVENTS ET DES INSTITUTIONS COMMERCIALES.

Par M. J. Seguin

Curé de Verchères

1 vol. in-18 relié.....60 cts